

PAIX LITURGIQUE

Notre lettre 456 publiée le 9 septembre 2014

POURQUOI LE LATIN EST-IL INDISPENSABLE DANS LA LITURGIE ?

Un certain nombre de nos lecteurs attachés à la liturgie "en latin" nous demandent régulièrement de les aider à faire comprendre à leur curé et à leurs amis paroissiens l'intérêt de l'usage de la langue latine dans la liturgie (non seulement traditionnelle, mais aussi nouvelle, puisque le n. 36 de la Constitution de Vatican II sur la liturgie rappelle que « l'usage de la langue latine, sauf droit particulier, sera conservé dans les rites latins »).

Tout le monde sait que le latin, langue de Rome, a été la langue de l'unité de la prière officielle pour une bonne part des catholiques du monde, en même temps que la langue des formules intangibles de la foi romaine.

En outre, pour préciser davantage les raisons qui expliquent que le latin est devenu et qu'il est resté une langue liturgique, nous avons pensé qu'il était intéressant de publier de larges extraits d'un chapitre du livre de l'abbé Claude Barthe, *Le ciel sur la terre. Essai sur l'essence de la liturgie* (éditions François-Xavier de Guibert, 2003) : « Une langue pour le sacré » (pp. 47-59).

Image: 20140909143207_ima456_b

UNE LANGUE POUR LE SACRÉ

La commotion culturelle produite par la réforme liturgique d'après Vatican II, conjuguée avec la quasi-disparition de l'enseignement des humanités, a torpillé le vaisseau déjà fragile dans les années soixante du latin liturgique. Aujourd'hui, dans les séminaires qui se veulent d'un bon niveau intellectuel, on étudie le grec et l'hébreu, mais pas le latin, en faisant donc l'impasse sur toute la tradition patristique et médiévale : pédagogie aberrante, qui pourra être inversée sans mal.

Comment une langue devient langue liturgique

Certes, tout climat idéologique peut toujours être renversé. Il reste que toute restauration liturgique va être confrontée à ce redoutable problème culturel et culturel qu'est la perte d'habitude de la langue liturgique latine par les fidèles et même par les prêtres de quarante ans et moins, lesquels avec la meilleure volonté « restauratrice » du monde n'ont plus aucun usage de la célébration latine et du plain-chant. Mais on doit bien comprendre que l'usage d'une langue comme langue liturgique tient à bien autre chose qu'à la décision bureaucratique d'une conférence épiscopale « compétente ».

Qu'est-ce qui permet à une langue de devenir et de rester une langue liturgique ? Si on considère aujourd'hui les langues liturgiques proprement dites, on constate qu'elles sont généralement des langues anciennes, celles utilisées à l'époque de la rédaction des grands textes sacrés : le latin de saint Léon et saint Grégoire, le grec patristique de saint Jean Chrysostome, le slavon ancien, le dialecte bohaïrique du rite copte, fixé au IX^e siècle, l'arménien classique, etc., mais aussi, en ce qui concerne une part des liturgies protestantes et anglicanes, l'allemand de Luther, la version anglaise du roi Jacques - très contestée à l'heure actuelle - qui gardait la qualité de l'anglais de Shakespeare.

Ce sont aussi des langues que la liturgie a remodelées, cela spécialement pour le latin liturgique, dont le style emprunte au latin noble de l'Antiquité tardive, mais sur un registre propre et avec un rythme particulier. En fait, la formation d'une langue liturgique représente un phénomène d'appropriation culturelle réciproque : une langue profane est empruntée par l'usage religieux à une culture déterminée parce qu'elle s'avère propre à être un véhicule pour la théologie et la prière ; cette langue devient dès lors elle-même un véhicule culturel spécifique qui contribue puissamment à conserver la langue profane en question. Pour le dire d'une autre manière : la langue peut devenir liturgique à cause de sa noblesse naturelle ; elle acquiert de la sorte une noblesse hiératique et sacrée, une noblesse propre qui va la conserver comme telle.

Sans doute pourrait-on avancer des exceptions (le *malayalam* du rite syro-malankar, une des rares langues vivantes dans une liturgie traditionnelle). Il reste que le phénomène de constitution d'une langue liturgique est lié à une élaboration plus globale, qui comporte la prédication, la dispute théologique, et aussi, et tout particulièrement les commentaires et les versions de la Sainte Écriture. Une langue liturgique demeure aussi une langue de référence théologique. Or, le langage de la théologie, comme celui de la liturgie, est emprunté au langage qui se constitue en lisant, commentant, traduisant, glosant, interprétant, prêchant,

méditant l'Écriture sainte. Ainsi le rite arménien a été créé par le catholicos Sahak, Grégoire l'Illuminateur, à la fin du IV^e siècle, en même temps qu'une littérature chrétienne arménienne, avec une traduction de la Bible correspondante.

Comment est apparu le latin liturgique ?

Il y avait dans l'empire romain, lors de la diffusion du christianisme en sa partie occidentale (Rome, l'Espagne, l'Afrique, la Gaule), deux grandes langues véhiculaires, le grec et le latin. En Orient, à Jérusalem par exemple, pour les populations non hellénophones, on a connu des cérémonies en plusieurs langues et des traductions de la Bible et de la liturgie (syriaque, copte). Durant deux siècles et demi, la langue liturgique de Rome n'a donc pas été la langue du cru, mais le grec, qui était la langue véhiculaire de la Bible, dans la traduction de la Septante. À cause, en effet, de ses origines orientales, le christianisme romain, arrivé dans la Ville quelques années après la mort du Christ, avait pour matrice culturelle le grec. Langue commerciale et d'échange, *koinè*, que le peuple comprenait toujours plus ou moins, mais aussi langue de haute culture, qui faisait que les personnes de condition élevée se devaient d'être pratiquement bilingues (ce ne sera plus le cas au IV^e siècle).

C'est d'ailleurs vers la fin du I^{er} siècle que la Septante, version alexandrine du III^e siècle avant Jésus-Christ, a commencé à intéresser les païens cultivés, notamment en raison de l'utilisation qu'en faisaient les chrétiens. Dans le même temps, la liturgie parlait grec pour une raison culturelle - si l'on veut bien prendre le terme en un sens non élitiste, et qui recouvre une commodité de prédication - parce que le christianisme n'avait pas encore de culture latine. Il s'appuyait sur la culture scripturaire et sacrée qui le véhiculait, le grec.

Mais s'il était donc tout à fait anachronique de dire que l'usage du grec, à l'origine, était semblable à l'usage moderne d'une langue vulgaire dans la liturgie, il serait tout aussi anachronique de dire que le passage au latin a été quelque chose comme le phénomène d'après Vatican II. De même que des traductions latines littérales de la Bible grecque (on parle de Vieille latine pour les distinguer de la Vulgate, la traduction réalisée par saint Jérôme sur l'hébreu de l'Ancien Testament, à la fin du IV^e siècle et au début du V^e siècle), ont circulé plus vite dans l'Empire qu'à Rome, de même la liturgie s'est latinisée en Afrique très tôt (le fait est attesté dès Tertullien, mort en 225, le créateur du latin chrétien, qu'on a appelé le Cicéron chrétien). À Rome, en Gaule, en Espagne, le passage au latin de la liturgie s'est fait au cours du III^e siècle, et non durant le IV^e siècle, comme on l'a cru longtemps.

Dès lors la liturgie va donc pouvoir s'appuyer sur la culture romaine et l'investir. C'est alors, grâce à la *Pax Ecclesiae* que promulgue Constantin en 313, que va s'opérer la fameuse *translatio* : la culture chrétienne, spécialement liturgique, s'approprie peu à peu la culture latine. Virgile et Térence ont été à la base de la formation littéraire de Tertullien, Ambroise, Augustin, Hilaire de Poitiers.

La langue des oraisons, du canon, des préfaces acquiert dès ce moment une expression très élaborée. Elle se distingue surtout par son caractère vraiment latin. H.-I. Marrou disait qu'elle est une variété originale de la langue littéraire latine. Léon, Gélase, Symmaque, Vigile, Grégoire, et leurs écolâtres ont su mettre la gravité romaine au service de l'expression du sacré.

Dès lors, tous les rites occidentaux (romain, milanais, lyonnais, mozarabe, monastiques divers et variantes du rite romain) sont restés en possession paisible de cette langue jusqu'au XVI^e siècle.

Désacralisation et irruption des langues vulgaires

À vrai dire, le vernaculaire n'était pas la préoccupation majeure de Luther, qui parlait couramment latin et a célébré la Cène en latin, mais il s'est vite imposé et est devenu une revendication forte et emblématique de la Réforme. Pourtant, l'allemand de Luther et la version anglaise du roi Jacques ont ensuite été conservés un peu comme des langues liturgiques.

Il faut aussi évoquer les revendications en faveur des langues vernaculaires de certains milieux, jansénistes, josphistes, plus largement de ce qu'on appelle les Lumières catholiques. Il y eut, en Allemagne un *Aufklärung* catholique qui, à la différence des Lumières, critiquait l'Église de l'intérieur, et qui eut son équivalent en France dans les milieux que l'on désigne sous le terme générique de « jansénisme ». Ces courants jetèrent un certain discrédit sur les dévotions traditionnelles et leurs « excès », sur la communion hors de la messe, les messes multiples célébrées en même temps dans une même église. Ils voulaient surtout une introduction de la langue vulgaire dans la liturgie, un abandon massif du latin, un raccourcissement des prières, le tout au nom du thème du retour aux « usages de l'Église primitive ». Ceci, resté un peu marginal et qui n'a pas abouti, est concomitant du basculement de la civilisation occidentale entre les XVII^e et XVIII^e siècles, et bien plus directement que le protestantisme, préfigure les revendications qui gonfleront au XX^e siècle.

Avec ces dernières on se trouvera dans un contexte clairement distinct de ce qui a précédé : celui d'une civilisation de masse, par essence étrangère à la culture humaniste qui faisait corps avec la culture chrétienne ; celui d'une sécularisation qui isole de manière étanche le profane et le religieux. De sorte que l'acculturation moderne du christianisme que veut réaliser la liturgie en langue vulgaire est d'une autre nature que l'acculturation traditionnelle. Elle tend essentiellement à une « mise à la portée », dans un contexte général de banalisation : elle n'est donc pas à proprement parler un phénomène d'acculturation, mais plutôt la prise en compte d'une crise de la culture. En outre, le langage liturgique a vocation à exprimer la communion : il tend donc, non à l'uniformisation, mais à l'unification. Or, les traductions de la Bible se multipliant, la liturgie en langue vulgaire va utiliser une traduction parmi d'autres, et non plus un texte commun permettant de retenir les versets de psaumes, les paroles de l'Évangile mémorisés identiquement par tous, comme on le pouvait au temps de la liturgie latine et de la Vulgate.

De fait le langage liturgique de la romanité soulignait son unité se dégageant comme élément essentiel au sein des accidents de l'histoire. Entre l'Antiquité

tardive, où se sont élaborés, à Rome, les textes liturgiques fondamentaux qui furent en usage - et dans la même langue - jusqu'à Vatican II, et le Moyen Âge qui avait donné à cette liturgie sa configuration, le monde catholique latin a parlé liturgiquement, *una voce*, d'une même voix, celle d'une liturgie de chrétienté célébrée à Rome. Cette épaisseur historique lui donnait toutes les apparences d'être comme hors du temps et correspondait à un profond besoin de signes externes de communion.

Si donc le sens du sacré reste instinctivement du côté de la langue ancienne, ce n'est pas tant que le caractère incompréhensible du latin pour la majorité des assistants lui donne une valeur mystérieuse, mais parce que, à l'évidence, l'interprétation de la liturgie dans la langue d'aujourd'hui épouse un mouvement de *vulgarisation*. Car la concision dépouillée de la latinité, sa sobriété, imposaient à la célébration un style de grande dignité, le langage noble se combinant avec le silence, tout spécialement celui du canon qui fut parfois jadis appelé « sanctuaire ». À quoi s'accorde le plain-chant, la gestuaire savamment étudiée et comme immémoriale, pour la création d'une atmosphère autre. Tout ce que la *vulgarisation* du langage et la banalisation des rites ont évacué.

En se voulant de plain-pied avec l'ordre du monde divin, la célébration eucharistique prend désormais la figure familière d'un repas en commun, avec paroles de simple urbanité de la part du célébrant à l'assemblée des fidèles, gestes de convivialité, introduction d'un liant social propre à la vie ordinaire. Il n'est donc pas douteux que l'irruption quasi totale du *vulgaire* et la disparition de la langue sacrée aient largement participé de la désacralisation et de la rupture de mémoire.